

## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les réunions élégantes manquent totalement à Paris en ce moment; n'était l'Exposition des Champs-Élysées (exposition des arts appliqués à l'industrie), laquelle attire beaucoup de monde, et l'Opéra dont le succès de curiosité s'est accru en raison des vacances, on ne saurait que faire dans ce grand Paris.

L'aspect de cette belle salle de l'Opéra en été ne ressemble en rien à celui de l'hiver; on n'y voit guère que loges vides, et celles qui sont occupées ne le sont point par les titulaires. De là un caractère très-spécial, dans l'ensemble des toilettes, qu'il est bon d'observer: la robe montante y est en majorité, à ce point que dernièrement nous n'avons compté que deux corsages décolletés sur toute la ligne des premières loges. Les deux dames faisaient très-triste figure, malgré leurs atours, et elles nous semblaient même assez ridicules; d'autant plus que, l'une étant trop maigre et l'autre trop forte, elles prêtaient généreusement à une critique dont personne ne se privait. Nous entendions, dans les loges contiguës à la nôtre, les réflexions les plus malignes à leur sujet; les hommes surtout étaient impitoyables.

Le genre de toilette qui convient à ces soirées d'été peut se résumer en ceci: étoffes claires et fraîches, dentelles autant qu'on veut; corsage ouvert, transparent même; coiffure en cheveux et branche de fleurs sur le côté, rappelant le bouquet de corsage. Dans les premières loges et dans les fauteuils d'amphithéâtre, le chapeau, si élégant qu'il soit, ne nous semble pas convenable.

Nous avons assisté à la reprise du *Prophète* et nous avons remarqué, entre autres toilettes, un costume rose rempli de grâce et d'élégance. Le jupon, en taffetas glacé, est à longue traîne fort peu garnie: un volant ruché et un petit bouillonné. Une écharpe, en foulard matelassé rose et blanc, forme devant un long tablier, puis retombe derrière sur la traîne en draperies arrondies; une autre écharpe relève le tablier en le drapant sur le côté et va se fixer, au milieu derrière, à la ceinture du jupon. Le corsage

Louis XV, en taffetas, est garni d'un fichu de valenciennes; les manches sont moitié en foulard matelassé, moitié en entre-deux de valenciennes, avec volants et nœuds de ruban dans le bas. Enfin, un gentil tablier en dentelles assorties — véritable genre soubrette de comédie — vient recouvrir le tablier de soie et le bas du corsage, en se fixant de côté derrière sous des flots de ruban.

Que dire des modes à venir? — *That is the question!* dirait un

Anglais. — Oui, certes, c'est la question, et palpitante encore, qui préoccupe aujourd'hui un grand nombre d'industriels. Les fabricants ont, pour leur compte, à peu près résolu le problème; ils maintiennent le *statu quo*, ou à peu près: unis dans les tons neutres, rayures et carreaux pour le reste; c'est toujours la même chose. Les dispositions seules varient et la note rouge n'a pas été oubliée.

Quant aux grandes maisons de couture, elles ont résolu de donner à l'ensemble de la toilette une allure des plus calmes: jupes à traîne pour l'appartement, rasant la bottine seulement pour la rue, et dans tous les cas peu garnies. Le genre polonaise et tunique reste en faveur... jusqu'à plus ample information et nouvelle idée de la mode; et ce vêtement, de plus en plus long, se garnira de larges biais de faille ou de soie brochée se rapportant au jupon. On dit même que celui-ci sera garni de cette façon.

On a tellement usé et abusé des franges depuis six mois, que leur vogue semble décroître; il est

vrai que les belles broderies, si recherchées en ce moment, les remplacent avec avantage. En dehors des galons brodés déjà signalés par nous, il y a des broderies découpées dont le travail est superbe. Elles sont exécutées en laine ou en soie, généralement de deux tons, et bien en relief. On les applique à même le bord du costume et l'étoffe fait le fond, ou bien on les pose sur des bandes de velours, de soie ou de laine, qui, ne formant plus qu'un avec les broderies découpées, complètent l'ensemble de la garniture.



P. N° 328. — CHAPEAU *Catarina*.

Modèle de M<sup>me</sup> Selle, maison Moreau-Didsbury  
(Boulevard des Capucines, 23).



Il y a là des éléments pour mille combinaisons, et l'imagination la plus tourmentée trouvera de quoi se satisfaire. Le choix des couleurs aura une grande importance : d'après lui, le tout sera d'une simplicité relative, d'une élégance parfaite, d'une originalité charmante, ou d'un mauvais goût achevé. Il en sera de cela, du reste, comme de tout ce qui est laissé à l'initiative individuelle.

Les imitations de dentelle vont leur train et il y en a de fort belles : aussi est-ce là encore un des ornements favoris pour le costume. Le chantilly vrai ou faux, la valenciennes française ou anglaise, la blonde espagnole, la blonde anglaise, la dentelle torchon, etc., tout est employé, tout sert et l'on en tire le meilleur parti. Le mélange du noir et du blanc, sous ce rapport, est de fort bon ton ; c'est peut-être un peu vieux sur une toilette noire, mais c'est chose si commode : quelques nœuds de ruban, d'un ou deux tons, et l'ensemble prend un air coquet tout à fait agréable à voir.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 328.

CHAPEAU *Catarina*. — Fentre noir à fond pointu. La passe est doublée d'un surah bleu pâle légèrement coulissé et ondulant sur les bords. Ruban de faille noir drapé autour de la calotte, avec rose et feuillage dans le haut. Nœuds catogan sous la passe derrière.

G. N° 669.

TOILETTE DE VISITE A LA CAMPAGNE. — Costume de mohair gris argent et foulard quadrillé bleu et blanc. — Jupou à courte traine, entouré d'un volant monté par gros plis creux et plats, alterné avec un plissé composé de trois ou quatre plis. Un biais et un plissé ornent le dessus du volant, avec une autre bande de foulard posée à plat et surmontant le tout. — Tunique-tablier formant le carré dans le bas, avec biais bleus sur tous les bords. Un large pan de foulard, encadré de lisérés unis et de guipure blanche, recouvre la fermeture de la tunique en formant de larges coques tombantes. De chaque côté, les hanches sont ornées de biais et de guipure disposés en pointe et remplaçant la poche traditionnelle. — Cuirasse à plastron, col et manches en foulard, avec bandes assorties sur les bords inférieurs. Le bas de la manche est garni d'un volant gris rappelant la disposition de celui de la jupe ; biais de foulard au-dessus et nœud de ruban. Une pointe formée d'un morceau de mohair liséré de bleu et garni de dentelle complète le tout. — Lingerie plate en batiste. — Chapeau *Russe* en paillason ; valenciennes anglaise ruchée légèrement tout autour en colimaçon. Cache-peigne de fleurs des champs et de ruban crème. — Ombrelle-canne assortie au costume, c'est-à-dire gris et bleu, avec volant de dentelle.

2. Costume de faille noire. — Jupou à traine, entouré d'un volant ruché, avec tête semblable, surmonté derrière de deux autres volants de même genre. Le milieu du jupon, derrière, offre cette particularité importante qu'il forme le dos du corsage, prenant ainsi le genre « princesse ». Le devant du jupon est orné en biais par deux écharpes garnies de franges riches et d'un plissé avec coulissé. Ces écharpes commencent au milieu derrière sous une draperie et se terminent sur le côté, l'une sous le bas de la poche, l'autre au bas de la jupe où elle est fixée par un nœud de ruban ; ce dernier se relie à la poche par une bride de ruban. Cette poche, toute plissée, est terminée par deux nœuds. — Corsage formant cuirasse devant jusqu'au second petit côté du dos exclusivement. Plissé coulissé sur les bords dans le bas de la manche. — Col, cravate et sous-manche en dentelle blanche. — Chapeau en paillason avec tour de tête en tulle crème ruché. Plume crème, velours noir et roses variées.

G. N° 670.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en taffetas rosé et foulard broché de nuance crème. — Jupou à traine, orné devant d'un volant surmonté d'un autre volant plus petit et ruché ; la tête du tout est composée de rouleautés

et d'un bouillonné de faille crème unie. — Écharpe en foulard broché, garnie de franges à tête grillée ; elle est posée en biais sur le devant du jupon qu'elle relève en pouff derrière et au bas duquel elle est croisée. — Corsage en foulard, à plastron rose et basque genre peplum très-courte devant et derrière ; un biais rose entoure le bord de la basque et deux autres biais s'étagent par derrière avec une frange crème. Des glands de soie crème terminent les pointes des côtés. Nœuds de ruban dessus et sous la basque derrière. La manche est composée d'un dessus et d'un dessous roses, avec toute la partie du coude en foulard crème bouillonné. Le bas se termine par un cornet plissé coupé par un bracelet de biais roses à glands crème. — Lingerie en blonde anglaise. — Chapeau de paille garni devant d'une guirlande de mûres sauvages, et dessus de ruban et d'une plume crème.

2. Costume de toile bleu marine. — Jupou à traine, entouré de deux volants plissés dont le premier est liséré de taffetas rouge sur le bord inférieur et sous la tête. — Polonaise avec basque derrière ; cette basque, prise dans la couture du petit côté de devant, est garnie d'un plissé et d'un liséré rouge. Des nœuds de ruban rouge sont posés en échelle sur le milieu des devants. Nœud semblable sur le côté de la polonaise, qu'il relève un peu. Un plissé à tête lisérée termine le bord inférieur de ce vêtement. La manche ronde est ornée d'un parement liséré et garni de boutons. — Col de toile et cravate de dentelle ; sous-manches plissées. — Chapeau genre *Pifferaro*, en paillason, garni d'une aigrette et de sorbier des oiseaux.

#### Description de la gravure coloriée n° 1351 C.

TOILETTES DE RÉCEPTION POUR L'AUTOMNE. — 1. Costume en taffetas maron et lainage quadrillé gris sur gris. — Jupou à traine, entouré de volants ruchés et de plissés. — Polonaise faisant traine sur le jupon ; les petits côtés, pris sur les devants, sont en taffetas et se prolongent en pan carré, avec une garniture de boutons sur les bords. Les drapés du tablier et de la tunique se trouvent maintenus par ce pan. La poche est posée dessus ; parement garni de petits plissés, avec nœud de ruban et trois volants plissés. Sur les bords inférieurs de la polonaise, une frange pomponnette en laine assortie. Dans le haut, petit col montant et double col rabattu en taffetas et laine. Les manches, en taffetas, sont terminées en sabot sur un cornet de laine ; nœud de ruban et patte de taffetas boutonnée dessus. — Ruches de crêpe lisse blanc festonnées de soie pour le cou et les poignets.

2. Costume en taffetas gris. — Jupou à traine, entouré de deux volants montés à plis creux, l'un plus petit surmontant l'autre, avec tête plissée et nœuds papillon de place en place. — Tunique dont le bas est découpé en deux dents sur le côté devant ; double liséré sur les bords et haute frange à tête grillée. A partir du creux formé par les deux dents, se trouvent deux nœuds de ruban, passés l'un au-dessus de l'autre, pour fixer les plis du tablier. Par derrière, la tunique n'est pas formée, et les deux parties, dont les bords sont lisérés, se croisent l'une sur l'autre un peu de côté ; des choux de ruban maintiennent les drapés. — Cuirasse à postillon derrière, ornée de petits plissés maintenus par un liséré, encadrant le devant et le dos du corsage. Col rabattu, entouré d'un double liséré. Le bas de la manche forme le sabot, avec parement boutonné sur le dessus et trois volants plissés pour terminer. — Colletette et sous-manches assorties en dentelle blanche.

#### Patrons tracés annexés au journal.

La feuille de patrons tracés annexée à ce numéro contient les modèles suivants :

1. Tunique *Merveilleuse*, empruntée à la gravure n° 1347, fig. 1 (annexe du 3<sup>e</sup> n° d'août).
2. Cuirasse à col et plastron de taffetas, de la gravure n° 1352, fig. 2 (2<sup>e</sup> n° de septembre).
3. Chapeau.
4. Cuirasse nouveau genre, empruntée à la gravure n° 1347, fig. 2 (3<sup>e</sup> n° d'août).
5. Paletot de petite fille, de la gravure G. n° 655 (détails de mode, 2<sup>e</sup> n° de septembre).



## ÉCHOS DE LA MODE

La mode des cheveux à la Titus, adoptée par plusieurs grandes notoriétés de l'élégance parisienne, et dont nous parlions dernièrement, marque le commencement d'une réaction qui se fera à peu près complète avant longtemps. Les femmes intelligentes tendent à revenir à l'usage exclusif des cheveux naturels et elles sont amenées à cette détermination par des considérations qui ont une indiscutable valeur.

La science a démontré victorieusement que l'emploi des cheveux postiches était déplorable au point de vue hygiénique. Ils entretiennent une chaleur dangereuse sur tous les points où on les applique, interceptent la transpiration si nécessaire à la belle venue des cheveux, fatiguent la tête par leur poids, provoquent la migraine. Ils sont la cause de la plupart des cas d'alopécie dont les femmes s'effrayent et souffrent. Plus elles ont recours à cette auxiliaire de la coiffure, suggérée par d'habiles spécialistes et accueillie par une coquetterie maladroite, plus elles diminuent les chances que les femmes auraient de raviver la fécondité du cuir chevelu, là où il se fait stérile par une cause ou par une autre. Aussi la science indique-t-elle aux femmes que le moyen de se donner de beaux cheveux consiste à les couper fréquemment, l'air et la lumière étant les deux éléments principaux de la vie.

Mais l'argument le plus décisif en faveur de la répudiation complète du grotesque chignon, sous quelque forme qu'il soit employé, c'est celui qui résulte d'un travail de statistique fort curieux. Il est établi, en effet, que c'est aux époques où les faux chignons entrent avec le plus de profusion dans l'ordonnance de la coiffure des femmes, que l'on compte le plus de séparations de corps entre époux, le plus de querelles ou de ruptures en amour. Le faux cheveu, à tout bien considérer, est un subterfuge contre lequel l'homme se révolte tôt ou tard, après qu'il en a subi la fascination, qui est toute de surprise. Lorsqu'il en vient de sang-froid à l'examiner, à le considérer, le faux cheveu, pour lui, est une déception, même une déloyauté dont il a été victime, et dont il se venge par l'indifférence.

En outre, le chignon, en privant la tête d'une masse d'air qui lui est indispensable, produit une odeur fade plus ou moins accusée, contre laquelle, à la longue, les délicats se fatiguent, souvent même avant qu'ils se soient rendu compte de la cause de cette impression. Il y a une heure fatale où la femme qui s'est montrée sous un chignon fallacieux est obligée de s'en séparer, et c'est là une épreuve terrible qu'elle ne brave pas impunément toujours. Le chignon tombe et la tête reste. Il n'en faut pas davantage pour que les femmes, dûment édifiées sur ce point, ne soient vite tentées — on le conçoit — de renoncer à l'usage des faux attifets.

La coiffure à la Titus n'est qu'un moyen transitoire pour revenir à la coiffure naturelle. Elle est très-séante parfois et son prestige ne peut être que durable, puisqu'elle est sincère.

E. C.

## LES PAROLES D'OR

Il n'y a pas de bonté comparable à celle d'une bonne femme, en prenant le mot dans sa véritable acception.

BEAUCHÈNE.

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille

pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

LAMENNAIS.

## CAUSERIE

Il était temps!... Quelques jours encore de la chaleur que nous prodiguait, avec une générosité tout orientale, S. M. le Soleil, et nous séchions sur pied. Heureusement la pluie tant désirée est venue et nous nageons maintenant dans un océan de fraîcheur... dont nous ne manquerons pas de nous plaindre avant peu. Tant il est vrai que l'homme (y compris la femme) n'est jamais content!

Pourtant, sans ces bienfaisants orages, Paris étioilé, affaibli, ruisselant de sueur, se voyait sur le point de ne plus savoir que devenir; encore un peu, il n'aurait plus eu de cœur, même au plaisir. Paris, en effet, — on l'a remarqué avec beaucoup de raison, — ne se complait pas dans ces exagérations de température. « Ce qu'il lui faut, c'est le climat doux et voilé des soirées de la vallée de Tempé, des matinées du Vigan. On le retrouve le même dans toutes ses prédilections, dans ses modes, en littérature, en gastronomie. Il aime les vers de Lamartine, de Musset, les opéras comiques de Scribe, qu'il n'a plus et qu'il regrette; il mange sans sel et sans poivre, sans haut goût. Sa mise aussi est calme; il répudie les couleurs tranchées, pour adopter les teintes et les demi-teintes. » Enfin, nous n'avons jamais mieux compris que cette année la colère que professait un homme d'esprit de notre connaissance, qui prétendait n'aimer les gens qu'à l'ombre. Jamais il n'avait pu rendre un service, étant placé sous les rayons ardents du soleil. Par bonheur pour ses obligés, il y a tantôt cent soixante-quinze ans que Paris n'avait passé par les rigoureuses épreuves d'un été aussi chaud que celui-ci.

En guise de compensation, sans doute, jamais automne ne s'est présenté sous de plus riants auspices aux yeux des touristes et des chasseurs: aussi les installations se font-elles, à l'heure qu'il est, dans bon nombre de châteaux. Depuis quelques jours aussi, la plupart de nos belles résidences voisines de la mer ont déjà des visiteurs. Il en est ainsi sur les côtes de Normandie et surtout sur celles de Bretagne, où l'on souffre moins de la chaleur que dans nos provinces centrales ou sur les bords de la Méditerranée.

A défaut de distractions mondaines, de réceptions et de visites plus ou moins futiles, Paris se rejette avec un empressement de bon aloi sur l'Exposition ouverte, au Palais des Champs-Élysées, par l'Union centrale des arts appliqués à l'industrie. On sait que le but de l'Union est de faire naître, au moyen de ces expositions bisannuelles (elle en est actuellement à la cinquième), une noble émulation et d'entretenir parmi nos travailleurs l'amour du beau, qui a toujours placé la France à la tête du mouvement artistique et industriel.

Cette fois, l'admiration est sollicitée de tous les côtés. Ici, c'est la riche série des cartons de nos monuments historiques, églises, abbayes, palais, châteaux forts, hôtels de ville, tombeaux, mosaïques, fresques, etc. Là, des tableaux, des vues de l'ancien Paris, composant en quelque sorte les mémoires peints ou gravés de la grande capitale. Puis vient l'histoire de la tapisserie retracée, dans une exhibition sans précédents, à l'aide des spécimens les plus beaux et les plus rares, prêtés par le garde-meuble, les manufactures nationales, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, la Belgique et les particuliers. On peut suivre là tout au long le magnifique développement de cet art, aux Gobelins et à Beauvais pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et précédemment dans les Flandres.

Pour rompre le vide des salles, la Commission a eu l'heureuse idée de placer çà et là quelques meubles, entre autres un lit



Louis XVI, d'une délicate élégance; puis, sur des étagères, des séries de bronzes et de porcelaines du Japon et de la Chine, prêtées par M. Bing, et qui égalent les types de la collection Ceruuschi.

Nous en avons assez dit pour montrer que cette exposition offre un intérêt de premier ordre, et que c'est à bon droit qu'elle sollicite la curiosité publique.

Une collection qu'on devrait bien exposer, — non pour entretenir parmi nos contemporains l'amour du beau, mais plutôt pour leur inspirer l'horreur du laid, — c'est celle que composent les individus du genre « concierge. » Tous les jours, on en découvre quelque variété nouvelle qui surpasse en singularité les types déjà connus de l'espèce. C'est surtout aux approches du terme qu'on voit se réveiller cette éternelle question des concierges, qui peut marcher de pair avec l'interminable question d'Orient. Les plaintes contre la tyrannie du cordon se renouvellent avec non moins de persistance que celles des opprimés de la Porte. Cela s'explique: les termes viennent, les locataires passent, les concierges restent. La « conciergerie » parisienne est une institution, sans caractère politique heureusement, mais d'autant plus solide et plus fortement enracinée.

Pour le moment, voici qu'on signale un nouveau mode d'exploitation découvert par l'un de nos autocrates de la loge. Ce portier ingénieux a fait afficher l'avis suivant sur le palier de sa maison :

« Les nouveaux locataires sont prévenus qu'il est interdit de rentrer dans la maison après minuit, sous peine d'amende, à moins de raisons urgentes dont le concierge aura été prévenu la veille. »

*Prévenu la veille* est un pur chef-d'œuvre. Mais ce n'est pas le seul qui soit arrivé à éclosion chez ces déplaisants personnages. Il en est qui ont imaginé de taxer le denier à Dieu suivant le prix de la location : la cote actuelle est de 2 0/0, en attendant la hausse. D'autres avertissent leurs locataires qu'ils ne se chargent pas de monter les lettres; d'autres interdisent l'escalier « d'honneur » aux visiteurs qui ne leur paraissent pas dignes de cette faveur.

A ces derniers le tribunal de la Seine a répondu par plusieurs jugements très-positifs, établissant la stricte obligation pour tous les concierges de monter toutes les lettres à toute heure. Quant à l'escalier « d'honneur », il a un caractère banal et ne peut être interdit qu'aux fournisseurs chargés de paquets et dans l'exercice de leurs fonctions.

Voilà ce que déclare le tribunal de la Seine; mais il faudra encore plus d'un jugement de ce genre pour réduire ces tyrans domestiques qui, de leur autorité privée, s'érigent aussi en juges et finalement rendent plus d'arrêts que de services.

Pour finir, un horrible mot d'avare noté au passage par un chroniqueur :

Harpagon reçoit la visite de son médecin.

— Eh bien, vous êtes mieux?

— Oui, docteur.

— De quoi vous plaignez-vous?

— Tout est bien cher!

— Bon, je vous demande si vous souffrez?

— Non, mais je n'ai pas faim.

— Ce n'est pas étonnant, vous avez eu beaucoup de fièvre.

— Qu'est-ce que cela fait?

— La fièvre nourrit beaucoup.

Après un moment, l'avare se soulève et réitère sa question.

— Comment, la fièvre nourrit?

— Énormément.

— Eh! dites-moi, docteur, est-ce qu'on ne pourrait pas en donner aux domestiques?

LUDOVIC SAUVÉUR.

## LES ALLIANCES MALHEUREUSES

Il existe dans nos mœurs françaises une étrange et fâcheuse anomalie à propos de mariage; c'est que chez nous où il est plus difficile de se marier que partout ailleurs, les mariages sont les moins heureux. La France est le pays où il y a le plus de séparations de corps, et, chose plus grave, ces désunions se présentent plus fréquemment encore dans les couches sociales élevées que dans les autres.

Le monde français, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, se divise de fait en plusieurs catégories; une sommitale d'abord, qui embrasse les grandes familles dont les alliances se basent sur l'homogénéité pure des rangs : noblesse et noblesse. Il n'y a presque rien à dire de celles-là. On y a pour règle le devoir, et même alors qu'on s'est trompé, on se résigne, et le sacrifice prévaut sur les convenances personnelles.

Puis vient le grand monde aux alliances mixtes, c'est-à-dire noblesse et finance. Ensuite la haute et petite bourgeoisie se mariant entre elles; enfin, le prolétariat. Les nuances sont nombreuses.

Pour toutes, les entraves au mariage sont les mêmes, mais les résultats sont bien différents, et c'est dans la seconde que nous venons d'indiquer que s'offrent le plus de désunions. Cela est d'un fâcheux exemple, et il conviendrait de chercher le moyen de remédier à un tel état de choses. Nous dirons tout à l'heure notre opinion à ce sujet.

En France, les anciens procureurs au Châtelet qui ont rédigé le code civil ont subordonné le mariage à un luxe inouï de formalités aussi longues qu'onéreuses. En vérité, le législateur eût considéré le mariage comme une mauvaise action, qu'il n'eût pas fait de plus grands efforts pour en détourner les célibataires. S'il vous plaît de vous édifier sur ce point, consultez un ouvrage qui a pour titre : *La Justice civile en Europe*, — Imprimerie nationale, 1876, — vous y trouverez d'assez curieux renseignements sur les conditions exigées.

La loi anglaise est beaucoup plus simple que la nôtre et laisse une bien plus grande part à la liberté humaine. Les futurs se présentent, à leur choix, devant le clergyman ou devant le register, car la loi accorde la même valeur au mariage religieux qu'au mariage civil. Là ils affirment, sur la foi du serment, qu'ils se trouvent dans les conditions légalement requises pour contracter mariage au point de vue de l'âge, du degré de parenté et du consentement des familles; et après la lecture de la loi qui punit le parjure, on les unit.

A la vérité, en Angleterre, sauf quelques cas excessivement rares, les femmes, de même que dans le haut monde français, ont trop le sentiment de ce qu'elles doivent à leur naissance et à leur famille, pour qu'elles soient tentées d'y déroger par des entraînements irrésistibles.

Comme la cause la plus impulsive des alliances mixtes chez nous, c'est-à-dire entre finance et noblesse, c'est d'une part le désir chez l'homme de se faire une fortune et chez la femme celui de porter un titre, il arrive parfois, après l'accomplissement du mariage, que les incompatibilités d'humeur nées d'origines et d'habitudes contractées éclatent; les sympathies de cœur n'existant pas, chacun des époux tend au plus vite à se faire par une rupture le genre de vie qui lui convient le mieux : le mari aspire à jouir de la fortune, la femme à se faire appeler baronne, comtesse, marquise ou duchesse. Ils se séparent, et la fréquence de ces séparations devient un scandale auquel il conviendrait de remédier.

Eh bien! le moyen serait bien simple. Il consisterait à faire intervenir dans la loi du mariage un paragraphe par lequel, en cas de séparation, la femme cesserait de porter le nom et par conséquent le titre de son mari.



Comme la transmission d'un titre de noblesse en faveur d'une femme devenue veuve n'est pas exactement un droit, mais seulement une courtoisie, une coutume, une tradition, et ne constitue pas une noblesse, la menace de cette interdiction légale aurait pour résultat certain d'empêcher les riches héritières d'échanger sans réflexion suffisante leur fortune contre un titre qui, dans un cas donné, pourrait leur échapper.

Les femmes quelque peu vaniteuses regarderaient aussi à deux fois avant de compromettre la paix du ménage, et, de cette sorte, les mariages mixtes seraient loin d'aboutir, comme ils le font si fréquemment, à des scissions et à d'autres inconvénients dont la morale ne s'aurait s'accommoder.

Eugène CHAPUS.

## NOTES D'UN FURETEUR

J'aime beaucoup à rencontrer des livres qu'ont annotés des innocents, exprimant naïvement leurs sentiments.

De ma jeunesse, je me rappelle un certain roman d'Eugène Sue criblé d'annotations. Un premier lecteur avait écrit en marge ses impressions, et par là en avait agacé un second qui le contredisait note à note; un troisième, enfin, n'avait pu y résister non plus et les traitait tous deux du haut en bas.

Ce souvenir m'a remis en joie, l'autre jour, tandis que j'ouvrais un petit livre de 1769, intitulé : *l'Élu et son Président*, commenté par un lecteur du temps du Directoire, à en juger sur ce qu'il parle par moments des incroyables, et qui a laissé parfois son âme à nu le long des marges. — Le livre est de troisième ordre; néanmoins j'y ai glané quelques pensées ou observations assez curieuses, et diverses notes du commentateur assez bizarres.

J'oubliais de dire qu'un Élu était un membre d'une petite cour des finances, instituée pour les provinces, qu'on appelait l'élection et qui formait, avec le bailliage, la principale juridiction dans les petites villes.

Cette explication donnée, je détache du livre diverses petites choses.

C'est d'abord une assez singulière observation pour l'époque :

« Le nombre de ceux qui vivent chez les autres est considérable à Paris; mais il le serait bien plus encore, et bien d'honnêtes gens qui n'ont pas de maison l'augmenteraient, s'il n'était pas triste de payer son dîner, ou en argent avec les gens dont le jeu est la passion, ou en esprit avec des sots. »

Voici encore sur les hommes (les femmes viendront après) :

« L'homme est un animal bien difficile à contenter. Dans la jeunesse, il se plaint que les occupations qu'on lui conseille sont un obstacle à ses plaisirs; et dans l'âge mûr, il trouve que les plaisirs l'empêchent de se livrer à ses occupations. Jeune, il ne s'occupe point; vieux, il ne s'amuse plus. »

« Il y a des gens qui sont si bêtes ou si niais qu'ils prennent au pied de la lettre tout ce qu'on a la faiblesse de leur dire d'obligeant. Ils ne voient pas qu'ils mettent un honnête homme dans la nécessité de leur répondre un mensonge ou une grossièreté. »

« Les querelles des grands ne ressemblent point à celles des petits. Les petits se disent des injures, et les oublient; les grands se disent des choses piquantes, et s'en ressouviennent. »

Maintenant, les femmes et les hommes :

« Un problème qu'il n'est point aisé de résoudre, serait de savoir si les femmes sont plus sensibles à l'éloge que l'on fait de leurs charmes, qu'à la critique qu'elles entendent faire d'une autre femme. Pour décider cette question délicate, il faudrait savoir si elles ont plus d'amour-propre que de jalousie. »

« On reproche les fantaisies et le caprice aux femmes, mais si l'on entend par caprice et fantaisies une volonté bizarre qui ne tient à aucune cause, le reproche est mal fondé. Les femmes ont toujours un motif qui les détermine; ce motif peut être caché, il n'en existe pas moins. »

Le commentateur met ici en note : *Je ne sais quoi dire.*

Le héros du livre, l'Élu, s'appelle Eraste. L'annotateur inconnu, sensible et certainement infortuné, ne manque pas une occasion de se comparer à Eraste.

L'auteur dit de celui-ci : « Il baillait à table, où il était très-gauche. » — *Comme moi*, inscrit l'autre.

X. V.

## LE CORBEAU

Ce facétieux personnage a dans la plaisanterie l'avantage que donne le sérieux, la gravité, la tristesse de l'habit.

J'en voyais un tous les jours dans les rues de Nantes, sur la porte d'une allée, qui, en demi-captivité, ne se consolait de son aile rognée qu'en faisant des niches aux chiens. Il laissait passer les roquets; mais, quand son œil malicieux avisait un chien de belle taille, digne enfin de son courage, il sautillait par derrière, et, par une manœuvre habile, inaperçue, tombait sur lui, donnait (sec et dru) deux piqûres de son fort bec noir; le chien fuyait en criant. Satisfait, paisible et grave, le corbeau se replaçait à son poste, et jamais on n'eût pensé que cette figure de croque-mort vint de prendre un tel passe-temps.

On dit que, dans la liberté, forts de leur esprit d'association et de leur grand nombre, les corbeaux hasardent des jeux téméraires, jusqu'à guetter l'absence de l'aigle, entrer dans son nid redouté lui voler ses œufs. Chose plus difficile à croire, on prétend en avoir vu de grosses bandes qui, l'aigle présent et défendant sa famille, venaient l'assourdir de cris, le défier, l'attirer dehors, et parvenaient, non sans combat, à enlever un aiglon.

Leur sagesse paraît en mille choses, surtout dans le choix raisonné et réfléchi de la demeure.

Ceux que j'observais à Nantes, d'une des collines de l'Erdre, passaient le matin sur ma tête, repassaient le soir. Ils avaient évidemment maisons de ville et de campagne. Le jour, ils perchaient en observation sur les tours de la cathédrale, éventant les bonnes proies que pouvaient offrir la ville. Repus, ils regagnaient les bois, les rochers bien abrités où ils aiment à passer la nuit.

Ce sont gens domiciliés, et non oiseaux de voyage. Attachés à leur famille, à leur épouse surtout, dont ils sont époux très-fidèles, l'unique maison serait leur nid. Mais la crainte des grands oiseaux de nuit les décide à dormir ensemble vingt ou trente, nombre suffisant pour combattre s'il y avait lieu.

Leur haine et leur objet d'horreur, c'est le hibou; quand ils le trouvent le jour, ils prennent leur revanche pour ses méfaits de la nuit; ils le haent, lui donnent la chasse; profitant de son embarras, ils le persécutent à mort.

J. MICHELET.



PLANCHE G. N° 670. — DESCRIPTION, PAGE 422.



## TOILETTES DE PLAGE

Nouveaux modèles de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8).





1351<sup>r</sup>

A Levy imp. v. des Mairies. 66.

Jules David

Bonnaud  
Ad. Bonnard & Fils Ed. 77. Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffettes de M<sup>me</sup> Morison, s. d. Antin, 14. - Etoffes pour deuil des Magasins  
de la Scabiense, s. de la Puce, 10. - Jupons et Couvrures de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Passanterie et Garnitures (H<sup>te</sup> N<sup>te</sup>) de la M<sup>me</sup> Vatelot & C<sup>te</sup> s. Courbevoie, 59.

Entered at Stationer's Hall



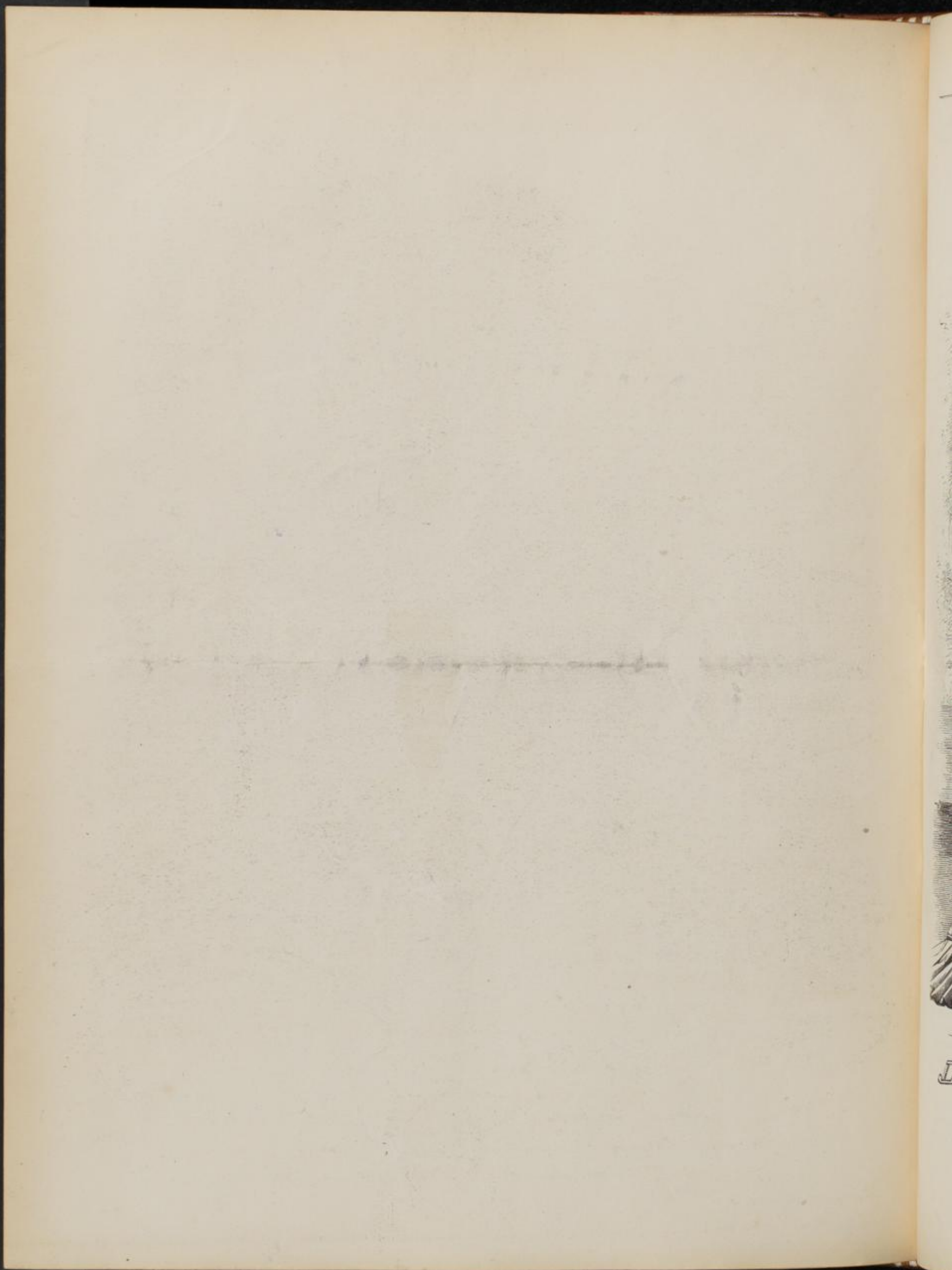




PLANCHE G. N° 669. — DESCRIPTION, PAGE 422.



D

TOILETTES DE VISITE A LA CAMPAGNE  
Modèles de M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).



## LES ABSENTS N'ONT PAS TORT

(HISTOIRE PARISIENNE)

Pour les imaginations poétiques, les absents ont raison : le souvenir ne garde en amour que le côté charmant; c'est un miroir magique où les mauvais tableaux ne se reflètent jamais.

Arsène HOUSSEY.

I

Lettre à la princesse Olga L...

« Je pars dans une heure, Madame; je pars le cœur brisé. Vous avez froidement épuisé sur moi tous ces raffinements de coquetterie qui font des blessures mortelles. Pour me subjuguier, vous avez tout mis en œuvre; et au milieu de cette flamme dévorante allumée par vous et attisée avec tant d'art et de patience, vous avez su rester glacée comme les neiges de notre Russie. C'est donc un bien grand triomphe pour une femme que d'arracher des cris au désespoir, que de compter les larmes qui peuvent tomber des yeux!... — Jouissez de l'aveu que je fais en rougissant, mais dites-vous aussi que j'ai surmonté ma faiblesse; si j'emporte un amour malheureux, du moins n'ai-je pas gardé une seule illusion. — Je vous connais maintenant, Madame... et je vous fuis! et je voudrais pouvoir mettre tout un monde entre nous deux! — Ah! que ne puis-je aussi me fuir moi-même! Que ne puis-je, quand je renonce à votre vue, étouffer le souvenir!... Mais il n'y a de possible pour moi que le silence, et croyez, Madame, que jamais je ne troublerai la sérénité de vos jours.

» Adieu pour la vie.

» DIMITRI. »

Nous ouvrons ce récit contrairement aux règles voulues, c'est-à-dire en transcrivant une lettre d'adieu étrangère aux faits qui suivront. Ceci n'est cependant pas inutile pour exposer sans plus de commentaires comme quoi le baron Dimitri de Schouloff, l'un des plus jeunes et des plus brillants colonels de l'armée russe, se trouvait à Paris où, malgré son rang, sa fortune et son mérite, il menait depuis quelques mois une existence obscure.

Pour qui a souffert, pour qui a gardé sa plaie saignante, nous n'admettons pas la retraite dans une Thébàide : on y retombe trop sur soi-même, on s'y examine et se sonde trop bien et trop constamment. — Cette retraite, nous la comprenons mieux dans une ville comme Paris; là, en effet, on s'isole aisément en face du mouvement perpétuel; là, le chagrin des gens du monde se tempère par l'élégance du cadre. Werther, s'il avait vécu à Paris, eût pu multiplier ses élégies et se soulager par des strophes bien rimées, au lieu de se tuer dans un village allemand, remède héroïque mais absurde.

Donc le baron Dimitri avait jugé avec raison que Paris était la seule ville où l'on pût convenablement vivre avec un beau chagrin d'amour.

Sérieusement, il aimait beaucoup l'éblouissante princesse Olga L... Sur un signe d'elle, il eût été capable d'aller défier Schamyl en pleins défilés du Caucase.

Pourquoi était-il parti alors? demandera dame Objection. — Pourquoi? Parce que sa lettre avait annoncé cette détermination avec un espoir secret qu'il y serait répondu : « Restez. »

Pauvre Dimitri! Quelle illusion suprême! Est-ce que le plus grand triomphe d'une coquette n'est pas de causer un brusque départ?

Tout s'était passé selon l'usage : à la notification du voyage avait succédé le voyage.

Mais ne plaignez pas Dimitri; il s'était donné le luxe d'un désespoir fashionable; il marchait gracieusement appuyé sur l'épaule de la Douleur.

II

C'est un soir d'hiver.

Il fait froid dehors, — il fait bon au coin du feu.

Dans la jolie cheminée en marbre turquin, la flamme brille et ondule capricieusement. — Sur une petite table ronde, couverte d'un riche tapis, est posé un candélabre à trois branches. — Un jeune homme, étendu près de la table dans un moelleux fauteuil de style Louis XV, lit avec l'attention du plaisir le roman de la veille.

De temps en temps, il interrompt sa lecture, pose le livre sur le tapis, s'accoude, rêve, roule une cigarette, trempe ses lèvres dans une tasse de thé, rapproche ses pieds du feu, et revient tantôt à sa lecture, tantôt à sa rêverie... Qui sait? peut-être à toutes les deux à la fois. Quand l'âme est prise, elle suit sa pensée à travers toutes les distractions possibles. Il en est de cette double opération de l'intelligence comme des flots du Rhône, qui traversent le lac de Genève sans se confondre avec l'onde calme du miroir azuré.

Il ne faut donc pas qu'on s'étonne si le jeune homme, tout en paraissant goûter les aventures émouvantes qui passaient devant ses yeux, revêtues de toute la magie et de tout le coloris du style moderne, se prenait parfois à jeter cette courte et uniforme exclamation : *Olga!* — Mais si le mot ne changeait pas, l'inflection de voix variait à l'infini. *Olga* répondait parfois à tendresse, parfois à dépit, parfois à jalousie, parfois à indignation, parfois à ironie, et toujours à regret.

Obsédé par cet idée fixe, Dimitri, — car c'était lui, — Dimitri se leva et parcourut la chambre en agitant les bras comme pour écarter une vision importune. Sa course errante le ramena près de la cheminée, où ses yeux tombèrent sur le cadran émaillé de la pendule. Au même instant, neuf heures sonnèrent et l'étranger frémit. Il se rappela une soirée où il lui fallait absolument paraître, quelque soin qu'il eût pris, depuis son arrivée à Paris, de se soustraire à tout engagement de ce genre. Mais c'était chez des compatriotes que le bal devait avoir lieu; impossible de manquer à ce devoir presque national. Son pauvre livre! son cher coin du feu! ses bonnes pantoufles! sa robe de chambre de cachemire! quitter tout cela, et s'habiller! et s'en aller chercher au loin un plaisir douteux, tandis qu'il avait ici la volupté du recueillement et de la mélancolie!

Cependant, plus il creusait le sujet, plus il sentait que l'on ne peut fouler aux pieds toutes les obligations de société. Coûte que coûte, il sonna son domestique Ivan Ivanowitsch et procéda à sa toilette. La dixième heure n'était pas arrivée quand Dimitri monta dans un coupé de remise pour se rendre rue de Varenne. L'imprévu — si souvent mêlé aux choses humaines — allait jouer son rôle dans l'affaire du bal russe.

Contre l'ordinaire, la porte cochère n'était pas ouverte. Obligé de mettre pied à terre sur le trottoir, de sonner et de s'enquérir, le jeune homme apprit du grave fonctionnaire du rez-de-chaussée que son Excellence le prince de Kiraskinski avait été saisi, après son dîner, d'un coup de sang, — pour ne pas dire d'une indigestion; — que le prince allait un peu mieux, mais que le bal avait dû être contremandé sans qu'on eût eu le temps de prévenir les invités. « Et, ajouta le même fonctionnaire avec une mauvaise humeur assez commune à ceux de son espèce, c'est très-désagréable, car on ne cesse de sonner, et il faut raconter l'histoire à tout venant. »

Dimitri se trouva d'abord partagé entre deux idées : une certaine satisfaction d'être délivré d'un bal qu'il avait considéré comme une corvée; puis un certain ennui de s'être dérangé pour un pareil



résultat. Au moment où il allait remonter en voiture, une inspiration soudaine lui vint, inspiration d'autant mieux agréée qu'elle était plus fantasque, plus en dehors des conventions étroites que le beau monde s'est fixées.

— Ecoute, mon garçon, dit-il à son cocher. Je ne veux pas m'être déplacé pour rien. En conséquence, tu vas prendre la direction qu'il te plaira et m'introduire dans quelque hôtel où se donne une fête. Le reste me regarde. Choisis à ta guise, je te laisse maître.

Le cocher était de cette race parisienne qui connaît à fond les hommes et les choses. Il avait roulé au service de tant de passions, il avait conduit au Bois tant de mystères, il avait vu du haut de son siège passer tant de petits secrets! Rien ne l'étonnait. Cet ordre ne fit que l'amuser. Il releva vers l'oreille un des coins de sa bouche, répondit par un : « Monsieur sera content... j'ai de l'œil! » et fouetta vivement son cheval, qui partit comme un trait.

Notre homme quitta le faubourg Saint-Germain, passa le pont et gagna rapidement la chaussée d'Antin : là, il modéra sa course et étudia le dehors des hôtels splendides, le plus ou moins d'éclat de l'illumination, le nombre des voitures qui stationnaient. Enfin il se décida pour une des plus riches habitations de la rue de Provence.

Tant d'équipages se pressaient aux abords que le coupé dut attendre une demi-heure à la file. Dimitri pestait ; mais il se dit aussi que plus il y avait foule à cette fête, moins il aurait à craindre d'être forcé de décliner son nom. Il se réjouissait intérieurement à l'idée de passer incognito dans le flot des vrais invités et d'assister à ce bal sans être connu, — ou reconnu. Il verrait les gens s'aborder, se complimenter ; il les entendrait se déchirer par derrière ; il serait témoin des rivalités féminines ; il saisirait au vol les regards frondeurs, au passage les épigrammes acérées. Et lui, il resterait étranger à toute cette petite comédie parisienne, — nous devrions dire plutôt cosmopolite : car les passions mesquines et les rivalités sont de tous les pays comme de tous les temps.

Par bonheur, on n'annonçait plus, l'heure étant avancée et les salons regorgeant de monde. L'intrus réussit à se glisser aussi inaperçu que s'il avait eu au doigt l'anneau de Gygès. Franchement, cela ne demandait pas grande dextérité. Il lui en fallut davantage pour pénétrer dans les divers salons, à travers une foule de plus en plus compacte. Il n'eut garde de s'informer du maître de la maison ; et tandis qu'ordinairement on s'efforce de percer la presse pour arriver jusqu'à ce personnage et lui serrer la main, le baron de Schouloff n'ambitionnait nullement cet honneur : au contraire, il tenait à sortir de cet hôtel sans savoir où il s'était trouvé, de même qu'il comptait bien n'y pas laisser de souvenir ; ombre parmi des marionnettes, il se contenterait d'observer. Il lui fut aisé de distinguer des nuances qui s'accusaient d'elles-mêmes. Les diverses classes sociales se coudoyaient dans les salons somptueux, trop somptueux peut-être, car aujourd'hui on abuse de l'or. Les hommes de bourse et d'affaire paraissaient composer la majorité absolue ; les chiffres raisonnaient à travers les propos enjoués des jeunes beaux ; les questions d'art n'étaient risquées que par de rares invités qui se tenaient modestement dans les angles ; çà et là, des moustaches grises posaient le thème politique, et des diplomates tenaient gravement le whist.

« Suis-je chez un homme d'État ? suis-je chez un banquier ? » demanda le Russe. Mes conjectures ne me précisent rien. Cependant les dorures m'annoncent un roi de la finance. Et puis, il y a ici bien des journalistes : le maître de céans tient à ce qu'on parle de son bal... ce doit être un banquier. »

Ces réflexions ne l'avaient pas empêché de s'acheminer vers le fond des appartements. Il arriva à un salon encore plus éclairé que le reste et coupé en deux par un charmant petit théâtre dont la toile était baissée.

Une véritable consternation régnait dans le salon. Un Monsieur de bonne mine, chargé de chaînes d'or et de breloques, allait de groupe en groupe, disant avec un désespoir véhément :

— Concevez-vous mon embarras !... Le *Caprice* ne pourra pas être joué !... M. de Lestang nous manque de parole !... Il a été obligé de partir ce soir même pour la Saxe, avec une mission particulière. Ces secrétaires d'ambassade, on ne peut jamais compter sur eux !... Ma fille est désolée... Ses deux meilleures amies ont des rôles dans la pièce.

Pour le coup Dimitri ne put méconnaître dans ce gros monsieur le maître de la maison et, de plus, un banquier passablement millionnaire. Il n'en prit pas plus de soin de se tenir à l'écart pour conserver son précieux incognito.

Mais voilà qu'une jeune fille tout aimable, toute rose, toute modeste, vint se joindre à son père pour exprimer son désappointement : et Dimitri demeura ébloui. C'était, par une rareté remarquable aujourd'hui, une tête blonde avec la teinte du Nord, quelque chose de suave comme les rêves de Novalis et les poétiques créations de Stagnelius. Sa taille élancée avait une grâce ondoyante ; et ce qui ajoutait à son charme, c'était la simplicité exquise de sa toilette blanche, à laquelle se joignaient, pour tout ornement, une longue ceinture et une couronne de marguerites. La pauvre enfant paraissait en peine ; elle s'excusait de son mieux auprès de plusieurs dames dont le rire ironique manquait à peu près de bienveillance.

Derrière elle, deux messieurs faisaient les empressés. L'un était le type du *gentleman rider* : il parlait du bout des dents et avec cet accent qui caractérise le « parfait gentilhomme » ; l'autre posait pour la gravité affectueuse et sentimentale.

« Deux apirants, » se dit l'étranger. Et nous ne savons pas pourquoi, ces messieurs lui déplurent au premier abord. Ceci rentre dans le chapitre des antipathies naturelles. Quand une jolie femme est en scène, les antipathies se manifestent tout de suite entre les hommes. Guerre partout, guerre toujours autour des jolies femmes.

Tout à l'heure, Dimitri recherchait les coins et se dissimulait le plus possible : maintenant, par instinct dont il ne se rend pas compte, il commence à s'ennuyer de son obscurité. Autant il avait aspiré à garder sa position d'observateur, autant il éprouve le besoin de se produire. C'était assurément chez lui un besoin très-vague : nous nous hâtons de le déclarer, afin de répondre à celles de nos lectrices qui en concluraient, bien à tort, que Dimitri avait été frappé des beautés de la jeune fille et était tombé *innamorato* à première vue. Non, non, les choses n'avaient pas marché si vite.

Ces incendies subits rentrent dans le domaine des tendres histoires d'autrefois. Aujourd'hui le cœur se garde, — et souvent même il se garde trop bien. Chez le baron, ce qui domina surtout, ce fut un mouvement d'obligeance ; il n'avait qu'un mot à prononcer pour être extrêmement agréable au maître de la maison. Après s'être un peu combattu, il hasarda sa proposition.

— Monsieur, dit-il en s'inclinant gracieusement, si vous êtes embarrassé pour le rôle de *Chavigny*, je puis aisément vous tirer de peine. J'ai joué ce rôle dans plusieurs châteaux et je crois pouvoir vous affirmer que je le possède parfaitement.

Le banquier ouvrit de grands yeux, fit danser ses breloques, se recula pour mieux envisager son interlocuteur, et appelant sa fille :

— Albertine, ma chère enfant, nous sommes sauvés !... Voici monsieur qui a la bonté de se proposer pour le rôle de *Chavigny*, qu'il a joué nombre de fois avec le plus grand succès !

— Monsieur !... se récria Dimitri.

— Avec le plus grand succès ! répéta le banquier, tandis que le cercle se rapprochait curieusement, que le *gentleman rider* affectait un sourire dédaigneux, et que le jeune monsieur grave plissait ses lèvres.



— Comment! dit ingénûment Albertine, monsieur voudrait bien prendre cette peine!

— Je serais trop heureux, répondit l'étranger, de faire quelque chose qui puisse vous être utile.

— Hé bien! s'écria le banquier ne perdons pas une minute. Veuillez m'accompagner, monsieur, je vais vous présenter aux dames qui doivent jouer avec vous. Bientôt nous frapperons les trois coups.

— Les trois coups solennels, dit le *gentleman rider*, content d'avoir trouvé l'épithète.

Albertine salua Dimitri et rejoignit ses amies, qui de loin avaient vu la scène sans se l'expliquer. La jeune fille était tout agitée de ce qui venait de se passer, et elle n'avait pu répondre que par un mouvement de tête aux paroles courtoises de ses deux chevaliers, qui l'avaient ramenée à sa place.

Le *gentleman rider* se répandit parmi les groupes, disant à qui voulait l'entendre :

— Nous allons bien nous amuser, palsembleu!... Un monsieur inconnu a eu l'aplomb de se proposer pour le rôle de *Chavigny*! Ces amateurs ne doutent de rien... Nous allons rire!

— Je crains, disait de son côté le jeune homme grave, que ce ne soit une déconvenue pour l'excellent M. Ristain. Il me semble, sauf meilleur avis, qu'il eût dû pour ce soir renoncer à la pièce, quitte à la donner à son mardi prochain.

— Bon! dit un vieux colonel, M. Ristain a bien fait. Il ne faut jamais rien remettre. A la guerre comme à la guerre!

Les avis étaient fort divisés; cependant la majorité opinait pour la représentation.

« Mais parlez-nous donc d'Albertine!... » murmurent les lectrices qui doivent plus s'intéresser à la jeune fille qu'aux *châtiments* des salons du banquier.

Que dire? Nous ne savons rien. Jamais on ne sait ce que pense une jeune fille bien élevée, une Parisienne surtout: car nulle femme plus que la Parisienne distinguée n'excelle à contenir ses impressions.

Albertine, jusque-là très-expansive avec ses amies, était devenue un peu rêveuse. Mais on pouvait admettre qu'elle n'attendait pas sans une certaine inquiétude le résultat de l'incident imprévu qui venait de se produire.

Les trois coups solennels furent frappés. Chacun prit place; on pressa les rangs; selon l'usage, les portes se garnirent de messieurs debout. Il y avait deux groupes bien distincts, et recrutés l'un par le *gentleman rider*, l'autre par le jeune homme grave. L'opposition narquoise y avait aiguisé ses armes.

La toile se lève... — N'analysons pas l'œuvre d'Alfred de Musset, mais constatons que la représentation fut un triomphe, et qu'au dénoûment les braves se produisirent sous forme d'explosion. La scène fut inondée de bouquets. Dimitri les présenta à *Mithilde* et à madame de Léry...

De retour dans le salon, il se vit félicité cordialement, entouré, pressé, accablé de paroles charmantes par une foule de maîtresses de maison qui le suppliaient toutes de leur accorder la même faveur: car le monde, ce vaste théâtre, se subdivise maintenant en une quantité de petites scènes. Le baron salua à droite et à gauche; il promit d'avance tout ce qu'on lui demandait, sachant d'avance qu'il ne tiendrait rien, puisqu'il ne voulait pas prendre racine dans la société parisienne.

Mais voilà le bal qui s'ouvre. En homme poli, le baron devait inviter les deux dames qui avaient joué avec lui; la politesse lui fit également un devoir d'engager Albertine, qui l'accueillit très-gracieusement et, pendant le quadrille, le remercia beaucoup de la complaisance qu'il avait montrée.

— Je n'ai pas grand mérite, dit-il; j'ai été si bien traité par vos amis!

— Ce n'était que justice, monsieur. Si l'auteur eût été là, il vous eût applaudi tout le premier.

— Pauvre Musset! dit l'étranger. Dans mon pays il y a peu de noms qui aient conquis plus de sympathie.

— Votre pays, monsieur?... répéta Albertine, étonnée de ce qu'un cavalier qui parlait si bien le français n'était pas un compatriote.

— Oui, mademoiselle, je suis Russe.

Albertine s'inclina, n'osant poser d'autres questions. De son côté, Dimitri ne jugea pas à propos d'entrer dans de plus amples explications. Mais, sans le savoir, ils se trouvaient bons amis; une sorte de confiance mutuelle s'était établie. Dimitri n'avait pas craint de demander à cette pure et aimable enfant si elle allait déjà beaucoup dans le monde, si elle aimait cette existence d'agitation. Il avait été satisfait d'apprendre qu'Albertine n'éprouvait qu'un médiocre penchant pour une vie où l'on ne s'appartient pas.

— Il y a peu de temps, lui dit-elle, que je suis sortie du couvent où j'ai été élevée, ayant eu le malheur de perdre ma mère dès le bas âge. Je le regrette, mon cher couvent. Le monde m'effraie. J'y ai pourtant d'excellentes amies; et puis, mon père m'aime tant.

— Je crois sans peine qu'il doit vous aimer, mademoiselle.

La jeune fille fit un mouvement et interrogea le regard du colonel, qui s'empressa d'ajouter:

— Oh! ceci n'est pas un compliment. Je n'en fais jamais. Cette petite monnaie n'a pas cours auprès de moi. Qu'est-ce que je voulais donc dire? Que vous avez le plus grand de tous les bonheurs, la tendresse d'un père. Je l'apprécie d'autant plus que j'en suis privé.

— Déjà, monsieur!

— Oul, je suis seul... avec quelques titres, de la fortune, c'est vrai... mais seul, et la vie est lourde dans la solitude du cœur.

Albertine n'eut pas le temps de répondre. La contredanse était terminée, et aussitôt le *gentleman rider* et le jeune homme grave s'étaient établis en croisière devant mademoiselle Ristain.

Encore une fois, voilà le banquier qui parcourt ses salons d'un air désolé.

— Décidément je n'ai pas de chance ce soir! s'écriait-il; mademoiselle Indiana Demante est venue par pure obligeance pour chanter le grand duo des *Huguenots* (il n'ajoutait pas qu'il lui donnait 500 francs, mais tout le monde le savait bien), et ce diable de Luccardini me fait fiasco en m'écrivant qu'il est enrhumé! Ne pouvait-il donc pas attendre à demain pour avoir mal à la gorge!...

— C'est incroyable, en effet, dit le vicomte de Beauséjour, le *gentleman rider*. On ne s'excuse pas ainsi au dernier quart d'heure. Ce Lucardini est un fat! Je le ferai éreinter par tous les petits journaux que je protège.

— Ce n'est pas un remède, dit M. de Francastel, le jeune homme grave.

— Non, non, répéta le banquier, ce n'est pas un remède. Ma soirée sera boiteuse. On trouve un *Chavigny*, et la preuve, c'est que notre comédie a marché admirablement, et que jamais, même chez le comte de Castellane, le *Caprice* n'a été si bien joué. Mais un *Raoul* cela ne s'improvise pas.

En parlant ainsi, il avait rencontré le regard de l'étranger, qui n'était qu'à deux pas de lui et souriait d'une façon bizarre. M. Ristain eut une illumination et se frappa le front, comme s'il venait de découvrir une sixième partie du monde.

— Ce serait extraordinaire, murmura-t-il; mais ce sourire de sphinx...

Et allant droit à Dimitri, à qui il prit les mains:

— Est-ce que par hasard vous imagineriez un moyen de me tirer de ce nouvel embarras? Un duo promis, attendu!... Diable de Lucardini!

— S'il faut avouer la vérité, monsieur, répondit le baron, qui



commençait à s'amuser de son propre manège, je connais quelqu'un qui sait très-bien ce duo, et l'a chanté fréquemment.

— Serait-ce vous ? grand Dieu ! s'écria le banquier, aussi stupéfait que si Méphistophélès en personne était sorti de sa tabatière.

— Moi-même, dit le Russe avec calme.

— Vrai !... un morceau si difficile dont je n'ai pu retenir une note !

— Vous ferez une annonce. Je n'ai pas la prétention de valoir il signor Lucardini.

— Vous l'avez surpassé... puisque vous êtes là. Eh bien ! ne perdons pas une minute.

Et entraînant Dimitri vers la cantatrice, de même qu'il l'avait entraîné vers les comédiennes de salon, il le présenta comme un homme de bonne volonté phénoménale. Mademoiselle Indiana Demante regarda le baron à travers son énorme bouquet, et parut satisfaite de l'examen. C'était une femme très-brune, d'un âge indéfini ; ses sourcils se rejoignaient, peut-être à coups de pinceau, et son teint était d'une pâleur qui sentait la poudre de riz. Elle posait pour l'excentricité, et portait dans sa chevelure crépue des grappes de grosses perles et de fleurs, sans compter les rubans, le tout amalgamé violemment pour produire plus d'effet.

— Êtes-vous sûr de votre mémoire, monsieur ? dit-elle. Je chante toujours sans musique.

— Moi de même, dit-il avec intrépidité. J'ai dans la tête tout mon répertoire.

— Ah ! c'est un chanteur de profession, chuchota M. de Beau-séjour. Je ne m'étonne plus s'il se met en avant... Il vient se faire ici du prospectus. Nous allons rire, palsambleu !

Cette fois, Dimitri l'avait entendu. Il se souvint qu'il était avant tout gentilhomme et colonel. Aussi, tournant lentement la tête vers lui, il le toisa depuis les escarpins jusqu'à la pointe des cheveux, et redescendit depuis la pointe des cheveux jusqu'à celle des escarpins, tandis que le vicomte, enchanté, se flattait d'avoir vexé cet intrus ; puis le baron présenta la main à mademoiselle Indiana et la conduisit au piano.

Si l'on avait apprécié Dimitri dans *le Capricé*, on l'admira dans le duo. De tous les arts, la musique est celui qui cause les impressions les plus fortes, et rien n'égale la puissance d'une voix sympathique. Chacun s'emparait de Dimitri ; les louanges pleuvaient ; il ne savait où se réfugier ; mademoiselle Indiana, avec son enthousiasme d'artiste maigre, s'était prise de fanatisme pour lui. Elle l'accablait de questions ; elle déclarait ne vouloir plus chanter qu'avec lui seul. Il s'excusait de son mieux, et était bien en peine pour conserver son précieux incognito, d'autant plus que la fouguese cantatrice tenait absolument à lui persuader qu'il était chanteur de profession, et qu'il avait dû occuper quelque grande scène, la *Scala* ou Rouen...

A travers ce flot de compliments et ces investigations importunes, Dimitri cherchait par instinct le regard modeste d'Albertine. Il le rencontra enfin, et ce regard disait : « Moi aussi, j'ai admiré. Je vous remercie, monsieur. »

Ce fut sur ce regard que l'étranger voulut sortir de la maison. Il profita du moment où l'on frappait les premiers accords du cotillon, et où l'agitation s'introduisait dans les fauteuils, pour s'esquiver habilement. Mais quand il eut rejoint son coupé, quand il fut de retour à l'*Hôtel du Louvre*, quand son valet de chambre lui eut servi le thé, quand auprès du feu il eut un peu calmé son agitation, il ne fut point tenté de reprendre le roman quitté depuis quatre heures. Lui-même il avait introduit un roman dans sa vie, un roman étrange, le roman du hasard cherché et bien combiné. Dimitri vit passer devant ses yeux toutes ces figures étonnées, et il ne put réprimer un éclat de rire.

Sa fuite avait dû mettre le comble à la surprise générale. Il s'amusa d'avoir laissé derrière lui tant de gens intrigués. Mais alors sa pensée le ramena vers cette bonne fille qui lui avait

témoigné une confiance si touchante, et, sans même s'en être rendu compte, il murmura : « Albertine ! »

« Qu'est-ce que je fais là ? se dit-il aussitôt. Suis-je donc fou ! Pour moi, il n'est qu'un nom, le nom de mon supplice, le nom qui me brûle le cœur comme un fer rouge, et que je n'en veux cependant pas retirer... Olga !... Olga qui ne m'a pas aimé ! Olga qui se croit oubliée par moi, mais que j'aimerai toujours ! »

Il alla enfin prendre du repos ; et, comme il s'endormait en croyant murmurer, selon son usage, le nom d'Olga, il se trouva qu'il avait prononcé le nom d'Albertine.

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

## A TRAVERS LES LIVRES

« Des mots, des mots, des mots !... » Ainsi répond Hamlet, dans la pièce de Shakespeare, lorsque Polonius, le rencontrant un livre à la main, lui demande ce qu'il lit. Au dédain affiché par le jeune prince pour ce qu'il appelle « des mots », on voit bien qu'il n'était pas forcé de cultiver les lettres, ni de pratiquer l'art d'écrire. Lire des mots lui eût alors paru, comme à Théophile Gautier, un plaisir et une nécessité. Ce maître, en effet, ne s'est-il pas imposé pendant vingt ans de ne jamais se coucher sans lire tous les soirs une page de dictionnaire ? De là cette richesse d'expression qu'on rencontre dans ses écrits.

Mais si tout homme qui a le goût des lettres, ou qui subit la nécessité d'écrire, doit toujours avoir sous la main un dictionnaire qu'il puisse feuilleter et consulter au besoin, s'il est vrai que le plus savant n'en saurait lire une page sans rencontrer des mots nouveaux pour lui, ou présentant des acceptions variées dont il ignorait le sens précis, combien un tel guide n'est-il pas plus indispensable encore à la masse du public, à tous ceux qui n'ont de leur langue qu'une connaissance plus ou moins superficielle !

A ce point de vue, d'infatigables éditeurs, dont on n'en est plus à compter les services rendus en matière de publications, — MM. Hachette et C<sup>o</sup>, — viennent d'ajouter encore aux motifs de reconnaissance qu'ils avaient accumulés. Après avoir doté le monde savant du magnifique *Dictionnaire de la langue française* de M. Littré, si manifestement supérieur par la méthode et l'exécution à tous ceux qui l'ont précédé, ils ont tenu à le mettre à la portée du public scolaire, de la jeunesse studieuse, en le réduisant à des proportions maniables, en le faisant paraître dans un format portatif et de prix restreint. La tâche d'effectuer et de mener à bien cette réduction a été confiée à M. Beaujean, un de nos universitaires les plus distingués, qui fut le collaborateur assidu de M. Littré dans la confection du grand dictionnaire. S'inspirant des principes du maître, résumés dans la préface qui accompagne cette nouvelle édition, M. Beaujean a suivi la nomenclature de l'Académie, à laquelle il a ajouté près de neuf mille mots empruntés au grand dictionnaire, n'élaguant que ce qui est technique ou de nature à choquer la jeunesse. A chaque mot il a joint la prononciation, lorsqu'elle présente quelque difficulté, puis l'étymologie. Son consciencieux travail, digne de son éminent collaborateur et de lui-même, a obtenu le succès qu'il méritait, et il ne contribuera pas peu à répandre l'amour et le respect de cette langue à laquelle la France doit tant.

Mais ce n'était pas encore assez pour MM. Hachette, qui estiment sans doute que rien n'est fait, tant qu'il reste quelque chose à faire. Embrassant dans leur sollicitude éclairée les écoliers, les gens du monde, les hommes de bureau, tous ceux enfin qui ont besoin de se renseigner rapidement sur l'orthographe ou sur le sens réel et la valeur littéraire d'un mot, ils ont songé à rendre d'un usage plus pratique encore l'ouvrage de MM. Littré et Beaujean. Avec le concours de ce dernier, voici qu'ils viennent de



mettre au jour un vocabulaire de petit format (1), où l'on retrouve les rares et précieuses qualités du travail primitif, et qui surpasse de beaucoup, sous tous les rapports, les nombreux petits dictionnaires qui l'ont précédé. Il comprend la langue française, la mythologie, l'histoire de tous les peuples et de tous les temps, la biographie des personnages célèbres, la géographie comparée, ancienne et moderne. La partie française ne contient pas seulement tous les mots qui se trouvent dans le *Dictionnaire de l'Académie*, mais aussi un grand nombre de termes d'art, de science, et de néologismes autorisés par l'usage ou par nos meilleurs écrivains. La partie historique et géographique n'est pas moins complète dans sa forme abrégée : elle comprend 12 245 noms, et elle a été rédigée d'après les travaux et les documents les plus récents. Dans ces conditions, le succès de l'excellent ouvrage de M. Beaujean est assuré d'avance.

On sait que Paul-Louis Courier et, avant lui, Fénelon, ont recommandé le commerce habituel des vieux écrivains comme un moyen de retremper la langue à ses sources, de la préserver de la dégénération à laquelle l'exposent l'emploi des expressions vagues et impropres dans la littérature et l'abus des à-peu-près dans la conversation. Aujourd'hui que cet abus est arrivé à son apogée, on doit savoir un gré particulier à MM. Hachette d'avoir tout fait pour que l'œuvre de M. Littré, mise à la portée de tous, puisse être de plus en plus répandue et consultée. Les mots conduisent aux idées, et l'on a eu raison de dire que, lorsqu'on arrive à les bien comprendre, on est en bon chemin pour bien s'en servir.

Robert HYENNE.

## REVUE DES MAGASINS

Il est bon de savoir, avant le début d'une saison, quelles sont les nouveautés créées par les différentes industries parisiennes, qui concourent à l'organisation des modes nouvelles. La visite que nous avons faite pour ce mois-ci à la maison VATELOT ET C<sup>ie</sup> (rue Turbigo, 59) nous met à même de fournir de précieux renseignements à nos lectrices sur la passementerie et la garniture pour robes.

Naturellement les assortiments ne sont pas complets ; d'ailleurs, nous n'avons pu voir tout en une fois, mais voici les points saillants : une grande variété de broderies découpées, en laine ou en soie de deux ou plusieurs tons, en un nombre infini de dessins. Sur un échantillon d'étoffe, la maison Vatelot se charge de faire exécuter les broderies dans les nuances voulues. C'est une des plus jolies garnitures que nous ayons vues.

On nous a montré également des volants brodés sur grenadine noire ou blanche et sur crêpe noir, d'un aspect charmant et qui doivent orner délicieusement des toilettes habillées.

M. Vatelot, qui possède un assortiment complet de dentelles de toute sorte nous a fait remarquer de fort belles imitations de chantilly, admirablement exécutées et en soie. Nos lectrices se feront une idée de l'avantage qu'elles présentent par la seule indication du prix qui est de 2 fr. le mètre sur une largeur de 12 centimètres.

Parmi les nouveaux boutons de la maison Vatelot et C<sup>ie</sup>, nous citerons le bouton boule, troué par conséquent et très-solide, connu sous le nom de *camée* (terme de métier) et d'une teinte rosée; son succès est certain, car il est déjà fort demandé.

Nous reviendrons bientôt sur le galon velours et chenille, la frange chenille (peu solide, par parenthèse), la frange satin à tête de velours, sans compter une foule de galons et d'autres passementeries encore sur le métier.

La maison Vatelot est une maison de confiance, où l'on peut acheter en gros tout ce que comporte l'état de couturière.

— Nous tenons à rappeler à nos lectrices que la *Scabieuse* (rue de la Paix, 10) est avant tout une maison spéciale d'étoffes et de costumes de deuil

et demi-deuil. Il est vrai que les clientes de cette maison continuent presque toujours à s'y faire habiller, une fois leur deuil terminé, et cela vaut tous les éloges du monde.

Aujourd'hui, nous insisterons particulièrement sur la beauté, la bonté et le choix exceptionnel des étoffes de la *Scabieuse*. Le propriétaire de la maison, fin connaisseur en tissus et bon acheteur, ne s'en rapporte à personne sur le choix et les acquisitions à faire. Une femme peut donc en toute confiance s'adresser à la *Scabieuse*, et c'est pour elle une précieuse garantie que cette assurance de trouver tout réuni : qualité et nouveauté. On est si souvent trompé sur les soies noires, par exemple, — sur la faille surtout, — que pour notre compte nous irions au bout du monde pour une acquisition un peu importante dans ce genre. En dehors des belles failles de M. C.-J. Bonnet, la *Scabieuse* tient une série de soies de différentes provenances et parfaitement recommandables.

La traditionnelle robe de soie noire est un peu démodée et, quoiqu'il soit toujours bon d'en posséder une en vue de toute éventualité, il est plus élégant de porter un costume mélangé de laine et de soie. Dans l'un et l'autre cas, la maison que nous recommandons est fort entendue sur ce point et les modèles qu'on exécute dans ses ateliers sont d'une élégance parfaite.

Rien de plus facile que de s'entendre avec la *Scabieuse* ; soit qu'on lui commande à distance un costume en choisissant les étoffes d'après l'envoi d'échantillons, soit qu'habituant Paris on aille en personne rue de la Paix. Dans tous les cas, la femme la plus difficile aura lieu d'être satisfaite.

— Les jupons de percale de la maison de PLUMENT (rue Vivienne, 33) sont depuis longtemps à l'ordre du jour de la nouveauté élégante. Les relations si étendues de la maison, le bien que nous en avons dit et que nous en pensons, tout cela a fait connaître ces jupons et donné un résultat des plus satisfaisants. Il n'est pas une femme, aujourd'hui, qui n'en possède un ou plusieurs ; ils sont si frais et si coquets, tout en étant d'une grande simplicité, qu'on ne peut hésiter à s'en procurer.

La question de repassage, en ce qui les concerne, est même fort simple, et nous indiquerons à nos lectrices un petit système que nous avons imaginé, — pour lequel nous n'avons pris aucun brevet, — et qui permet de faire laver et repasser un jupon chez soi, par la bonne ou la femme de chambre, sans la moindre difficulté. Il s'agit simplement, avant de les laver, de passer un faux fil sur les bords de chaque plissé, de façon à ce que les plis restent formés ; cela ne nuit en rien au blanchissage et facilite grandement le repassage.

La personne qui fait les jupons de percale en question possède un goût parfait pour combiner les rayures, les couleurs et les mélanges d'unis. A partir de 10 fr., on peut avoir de très-jolis modèles ; c'est un prix assez insignifiant pour qu'on n'hésite pas à en commander au moins un à M. de Plument. Au-dessus de vingt-cinq francs, on expédie *franco* dans toute la France ; il serait donc avantageux de prendre immédiatement plusieurs jupons, soit qu'on les garde pour soi ou qu'on s'arrange avec quelque amie. C'est un très-bon système à employer, quand on habite la province, que de s'entendre à plusieurs pour les emplettes à faire à Paris ; c'est le moyen de recevoir toujours les objets *franco*. Autrement le port vient augmenter d'une façon notable le prix de l'achat et il n'y a presque plus d'avantage.

M. D'A.

## SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par E. C. — Les Paroles d'or. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Les alliances malheureuses, par M. Eugène CHAPUS. — Notes d'un fureteur, par X. V. — Le corbeau, par J. MICHELET. — *Les absents n'ont pas tort*, histoire parisienne, par M. Alfred DES ESSARTS. — A travers les livres, par M. Robert HYENNE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1351 C, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de réception pour l'automne. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 328, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Catarina*. — G. n° 669, dessin de M. J. DAVID : toilettes de visite à la campagne. — G. n° 670, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de plage.

ROUVENAT (☿) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

(1) *Petit Dictionnaire universel ou abrégé du Dictionnaire français de E. Littré, de l'Académie française*, par A. Beaujean, professeur au lycée Louis-le-Grand. — Un vol. in-18, cartonné, prix : 3 francs. — Paris, librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 79.